

Introduction

COMMUNÉMENT, le courage est admiré comme une vertu cardinale, la vertu des héros – et qui n’admire pas les héros ? Chaque société semble avoir besoin de son panthéon de braves pour construire son histoire et sa morale. La nôtre n’échappe pas à ce besoin, d’autant moins peut-être que la morale, les principes constitutifs de la vie sociale et les grands récits semblent désormais ce qui ne peut plus se dire, ou en tout cas ce qui ne peut se dire de manière directe et explicite, quand bien même certains croient, à tort ou à raison, que l’on ne peut s’en passer : à ce titre, les héros seraient rendus nécessaires soit par une paresse

de la pensée, soit par une faiblesse inhérente à la vie sociale.

On pourrait penser que le prestige dont ces braves et ces héros jouissent ne dépend ni des sociétés ni des époques. Cette histoire philosophique des conceptions du courage en Occident fait pourtant la place belle à une approche plus critique car si le courage est incontestablement une vertu, il reste encore à se demander ce que présuppose ce discours sur les vertus. Et si le courage vaut peut-être partout et toujours mieux que la lâcheté, il reste à se demander ce que produit de néfaste le discours sur le courage. N'y aurait-il alors, dans cette valorisation, qu'une forme implicite d'injonction qui ferait pression sur les individus, une injonction culpabilisante, ou, au minimum, une invitation, actuellement particulièrement pressante, à la responsabilisation ? Et ce, sans qu'il soit nécessaire d'interroger les conditions réelles qui permettraient à un certain courage de se déployer. Ne pourrait-on pas au minimum considérer que l'injonction brutale et constante au courage, relayée par les images des héros, est une des modalités les plus fines pour assumer le paradoxe propre au néolibéralisme : agir sur tous les comportements des individus, considérés hors de tout contexte, sans que

cette action, dans ce qu'elle a de conditionnante, n'apparaisse pour telle, c'est-à-dire comme la définition d'une morale. À ce titre, les héros sont une ressource magistrale : ils permettent de moraliser sans se référer à une morale.

Par ailleurs, une telle attention éclairant certaines figures spécifiques du courage, celles héroïques ou méritantes, toujours individuelles, n'en cache-t-elle pas d'autres, qui seraient aussi de belles ressources pour la réflexion : des figures plus politiques, plus sociales, plus collectives ? Bref, au minimum deux utilités immédiates, mais qu'il s'agira de faire jouer l'une contre l'autre, d'une histoire philosophique du courage : rendre manifeste la morale du courage *et* en montrer la diversité, les contradictions et les marges.

Le principal enjeu de cette histoire de la notion de courage est donc de débusquer les présupposés sur lesquels repose sa conception commune contemporaine. On pensait le discours philosophique sur les vertus révolu. Or, force est de constater qu'il fait son retour dans les arènes publiques. Et c'est bien toujours d'une conception héroïque et méritante dont il est question. C'est très clairement que l'on ne cesse de valoriser – et par là, d'instituer – de nouvelles figures de héros. Il s'agit toujours de figures individuelles,

singulières, de ces individus qui surmontent leurs peurs, qui sont capables de se mettre consciemment en risque pour d'autres ou pour une cause qui les dépasse, des individus capables de se surpasser, et qui se déclinent à travers le pompier, le pionnier, la victime qui résiste, mais aussi le sportif, l'entrepreneur ou le savant. Ce souci est tout aussi prégnant quand il s'agit de discours, ou encore de dispositifs politiques ou sociaux, qui visent à inscrire en chacun d'entre nous, telle une pure injonction, le courage comme mérite ou effort, et ce à partir de ces appels incessants à la responsabilisation de soi. Aujourd'hui, le culte de la performance s'insinue en chaque individu, censé être maître de sa destinée et de son épanouissement. C'est bien là la morale ambiante qui cache, voire paralyse, d'autres sens possibles du courage qu'on peut s'attacher à retrouver dans l'histoire de la pensée politique et morale : des sens plus réflexifs (Platon, Kant, Foucault...), des sens plus collectifs (Machiavel, Arendt...), des sens plus expérimentaux (Dewey...).

Dans la lignée de cet objectif critique de déconstruction des évidences, notre étude de la notion de courage ne s'en tient pas à l'usage d'une terminologie spécifique (*menos, andreia, virtus* ou *virtù*...) ou de corpus où la notion de courage aurait subi une

analyse rigoureuse, mais à un certain nombre d'images d'Épinal, de figures emblématiques du courage historiquement situées. Certains corpus auraient à l'inverse paru devoir s'imposer sur la notion, comme ceux d'Aristote pour les Anciens, de Descartes pour les Modernes ou de Jankélévitch pour les Contemporains. Ils sont ici évoqués plus qu'analysés parce que la manière dont ils avaient infusé la conception d'une époque les rendait suffisamment transparents, sans arêtes pour ainsi dire, non préhensibles pour une analyse complexe de la notion de courage, sinon sous la forme du mot d'ordre.

Nous n'avons pas non plus voulu analyser les théories de ceux qu'on appelle d'ailleurs un peu grossièrement les « Anciens », les « Modernes » et les « Contemporains », en pensant par exemple que le courage des Modernes n'aurait jamais été aperçu des Anciens ; nous avons construit ici bien davantage des schèmes d'intelligibilité distincts. La fécondité de ces modèles est de faire ressortir jusques et y compris dans leurs limites ce qui permet de situer un monde par rapport à l'autre. Il s'agit par là une nouvelle fois de déconstruire l'évidence de nos conceptions communes et du discours quotidien des médias et du politique sur le courage par la généalogie de ces évidences

et de ces conceptions communes, quitte à en attribuer la paternité à des époques déterminées de manière parfois schématique pour faciliter la lecture de leurs enjeux par l'écart produit par l'historicité de ces figures. Ce faisant, il s'agit de récupérer leur complexité, au sens où ces paternités sont toujours trahies et appauvries par ces amalgames superficiels qui composent nos conceptions communes.

Ainsi, Platon n'est pas la caricature de lui-même ; à travers une divergence entre le Platon d'Arendt et celui de Foucault notamment, des tensions se font jour à l'intérieur même de l'œuvre de Platon, et, à côté du Platon nomothète classiquement présenté, se dessine un Platon radicalement moderne, qui assigne au philosophe un rôle critique à l'égard du pouvoir exigeant de lui un certain courage. De même pour Machiavel, par exemple, mettre en évidence les déplacements qu'il produit par rapport à la pensée aristotélicienne, mais aussi la spécificité de sa pensée par rapport à la philosophie moderne en l'inscrivant dans une tradition républicaine, permet de situer l'utilité *et* les limites de la notion de courage pour penser le politique. Cette complexité des figures anciennes et modernes du courage permet alors de complexifier à son tour les évidences que porte le discours contemporain

sur le courage, sur la responsabilité et sur l'engagement, et de réinterroger le rôle du philosophe et la manière dont il perçoit sa tâche propre.

L'opposition entre les Anciens et les Modernes, de ce point de vue, ne sera pas le fruit de l'examen minutieux d'un grand nombre de corpus qui auraient été parcourus d'une lecture littérale ; c'est plutôt le fruit d'une volonté de couvrir les principales représentations du courage à travers l'histoire, de dessiner les tensions fondamentales entre ces représentations et d'indiquer les déplacements qui peuvent être produits pour cerner les enjeux des débats contemporains. L'opposition doit à terme être maintenue et non évacuée entre Modernes et Anciens, et ainsi entre les réponses différentes qu'ils offrent à ces questions.

Dès lors, nous privilégions une approche par thématiques à une approche strictement historique, érudite et encyclopédique. Quelques questions et problèmes traversent ce livre sur ces trois périodes, dont nous étudions les diverses réponses fournies au cours du temps. Le problème des liens du courage à la vérité ou à la connaissance : le courage est-il spécifiquement lié à l'action plutôt qu'à la pensée ? Faut-il connaître pour agir ? Est-ce la connaissance qui pousse à l'action ? La question des diverses conceptions du

temps engagées dans la notion : le courage est-il un geste d'éclat, purement inaugural, ou l'endurance et la persistance d'un effort ? Le problème des liens de la philosophie avec le courage : y a-t-il pour le philosophe un devoir de courage ? Y a-t-il pour la philosophie un rapport particulier à la notion de courage qui l'amènerait à préciser la nature de sa tâche ? Le questionnement sur cet autre nécessaire au courage : la paresse ou la peur, et la peur de quoi ? Est-ce de la mort ou au contraire de la vie même ? Le problème d'une expression proprement politique du courage qui sortirait la notion du cadre d'une théorie des vertus : cette « politique du courage » est-elle en jeu dans la visibilité même du courage ou, au contraire, dans l'anonymat possible d'un geste qui n'est dès lors plus héroïque ? Y a-t-il place pour une politique du courage dans le discours éthique sur les vertus, ou le courage désigne-t-il paradoxalement une vertu non éthique, purement politique ? De manière plus générale, ce livre travaille à explorer la limite entre éthique et politique, et les limites entre un monde privé, tournant autour d'un pur rapport à soi, et un monde public, où la gestuelle d'un individu doit être ramenée à un sens plus large que celui d'une existence singulière et à des enjeux plus collectifs.

L'influence privilégiée dans cette histoire de certains auteurs, comme Hannah Arendt et Michel Foucault, tient à une certaine philosophie de l'histoire que nous aurions en partage avec ces auteurs. D'Arendt, nous avons retenu le rapport problématique de la philosophie à la politique et le rapport de la théorie à la pratique, problématisé à travers une histoire de ce rapport entre philosophie et politique. À travers une réflexion sur cette notion de courage, Arendt permet de percevoir que la philosophie teste sa limite et interroge la nature de sa tâche.

De Foucault, nous avons retenu non seulement une attention aux moments réflexifs où savoir et pouvoir se croisent, mais surtout une conception des fonctions de l'histoire qui tient à une précaution ou une prévention contre la tendance humaine à naturaliser des problèmes qui se posent dans des termes dont nous héritons, et qui sont donc historiquement déterminés. L'histoire a, selon Foucault, pour fonction de sortir de nos évidences en en traçant la genèse car si les évidences ont une histoire, elles ne sont pas atemporelles. Faire l'histoire d'une notion, c'est se la rendre étrange, même dans ce qui est au plus proche. C'est à ce prix que sont possibles une ouverture à de nouvelles formes de courage et ce sont ces nouvelles expériences

sociales et collectives de courage que Dewey appelle de ses vœux.

I. Les morales du courage

Le courage des Anciens

I. NAISSANCE D'UNE CONCEPTION MORALE DU COURAGE DANS LA GRÈCE ANTIQUE

D'ENTRÉE DE JEU, il faut faire deux avertissements qui situeront le propos de ce chapitre sur les morales du courage. *Premièrement*, pour pouvoir parler d'une « naissance » du courage comme notion morale, nous supposons qu'une société peut porter et mettre à son panthéon un certain nombre de « valeurs » sans que pour autant ces valeurs soient proprement « morales ». Autrement dit, nous n'entendons pas ici